

Discussions sociales

Autor(en): **Morax, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tritt als im älteren. So sagt zum Beispiel Meyers Konversationslexikon noch in seiner — übrigens auf Kirchhoff verweisenden — neuesten Auflage:

„Nation (lat. Völkerschaft), ein nach Abstammung, Sitte und Sprache zusammengehöriger Teil der Menschheit. Das Wort Nation wird nur in diesem Sinne, das Wort Volk sowohl in diesem als auch zur Bezeichnung der Angehörigen eines bestimmten Staates gebraucht.“

Wennschon ich den letzten Satz nicht unbedingt unterschreiben möchte, so pflichte ich ihm doch in dem Sinne bei, dass für die deutsche Sprache heute der Gebrauch des Wortes Nation, im Sinne von Staatsvolk, ohne Rücksicht auf die Kulturzugehörigkeit, wenn er vorkommt, ein Missbrauch ist, der gerügt werden sollte. Ich darf mich für meine Ansicht auch auf den Historiker, Professor Oechsli, berufen, der vor wenigen Wochen noch schrieb: „Im Begriff Volk liegt die Zugehörigkeit zu einem bestimmten Staate, im Begriff Nation oder Nationalität nicht.“

Wenn wir aber überhaupt die Frage aufwerfen, ob es eine schweizerische Nation gebe, so haben wir uns schon für den Sprachgebrauch der deutschen, englischen und italiänischen Sprache, wie ich ihn eben feststellte, entschieden, denn dass es ein schweizerisches Staatsvolk gibt, dürfte seit der Bundesverfassung von 1848/1874 außer Zweifel stehen.

Unsere weitere Untersuchung muss sich also um die Frage drehen, ob das Schweizervolk nach *Herkunft* und *Sprache* ein einheitliches Volk sei oder werden könne.

ZÜRICH

Dr. HEINZ OLLNHUSEN



DISCUSSIONS SOCIALES

„La critique est une guerrière, non une virtuose“, disait Lanfrey sous l'Empire. Un des maîtres de la critique moderne, *Georges Renard*, a brillamment illustré cette doctrine par ces trois volumes au titre significatif *Critique de Combat* dont la lecture reste si attrayante et si actuelle. Le dernier livre qu'il consacre aux questions politiques, religieuses, philosophiques et so-

ciales du temps présent; *Discussions sociales d'hier et de demain*¹⁾ procède avec éclat de la même méthode. L'auteur le déclare nettement dans son avant-propos:

„Ce recueil de morceaux qui tombèrent de ma plume au fil et au hasard des circonstances, n'est pourtant pas un tas de feuilles mortes que le râteau du jardinier rassemble à l'aventure. Ce volume a son unité.

C'est une contribution à l'histoire de la pensée française, dans les quinze dernières années

Dans cette bataille des idées, l'auteur marche drapeau déployé. Il est de tout son cœur avec ceux qui veulent aller de l'avant; il croit qu'une transformation profonde de la société est nécessaire; seulement il la souhaite pacifique et graduelle; il voudrait que, par la lutte loyale et par le respect mutuel des convictions opposées, le changement inévitable des mœurs, des lois, des institutions s'opérât sans violence et sans à-coups“

Ce livre n'est pas un arsenal de lances rompues pour des causes justes ou décriées. Ces pages alertes, agressives, amères ou joyeuses, montent comme une armée à l'assaut des forteresses de la tradition. Elles bousculent allègrement les opinions si bien assises qu'elles s'étaient endormies. Elles entonnent la chanson ironique du XVIII^e siècle rationaliste et le cantique humanitaire de la Révolution. Leur général en chef, c'est une raison claire et passionnée qui combine les mouvements, engage à fond ses troupes ou les replie suivant l'occurrence, les aguerrit par une série d'escarmouches, leur cherche des alliés dans le matérialisme historique comme dans la philosophie idéaliste, dans la pensée des grands morts et des grands vivants, pour battre en brèche les forces coalisées de la ploutocratie, de l'égoïsme bourgeois, de la convention ignorante et du demi-savoir.

Les idées ne sont pas pour Georges Renard, comme dit quelque part Anatole France „d'agréables passantes“ ou d'austères institutrices. Elles marchent à la bataille, court vêtues, armées de claire logique, de bon sens incisif, d'érudition éprouvée et d'enthousiasme. Elles regardent en face l'adversaire et le frappent droit, sans se laisser intimider par les réputations les mieux accré-

¹⁾ *Discussions sociales d'hier et de demain*. Par GEORGES RENARD. Paris. Librairie scientifique et philosophique.

ditées. Elles rendent hommage au talent méconnu ou relégué dans l'ombre. Elles ne s'attardent pas à piétiner les faibles; elles s'attaquent aux forts et trouvent du premier coup le défaut de la cuirasse.

Elles effrayeront peut-être les esprits timides qui voient dans tout changement social un bouleversement de leurs coutumes et de leurs habitudes. La couleur de leur drapeau ne rassurera pas les contempteurs de l'esprit nouveau, les défenseurs de l'ordre établi, les théoriciens paresseux ou résignés du „rien à faire“. Elles ne respectent pas les autorités religieuses ou politiques. La raison ne reconnaît pas d'autre autorité que la sienne propre. Elle n'a pas souci des intérêts. Elle juge selon les notions qu'elle a acquises sans se préoccuper de l'effet de ses jugements et de leur interprétation par le public. Elle est sincère et loyale, sans insinuation malveillante, sans équivoque et sans ruse.

Je ne crois pas que l'on puisse jamais accuser le savant professeur du Collège de France d'avoir diminué sa pensée par des compromissions intéressées. Sa doctrine, qui n'a pas varié, n'a pas cependant l'inflexible rigidité d'un dogme. Il a toujours défendu avec éloquence le droit à la vie, la liberté des convictions sincères. Il ne croit pas qu'il existe entre les diverses manifestations de l'intelligence humaine des cloisons étanches. La littérature et la philosophie doivent se mêler à la politique. N'est-ce pas la philosophie qui élabore les constitutions futures, qui crée et façonne dans les cerveaux d'élite ce qui sera la réalité prochaine?

C'est ainsi que les controverses de Georges Renard avec Charles Maurras sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, avec Brunetière sur le socialisme et le catholicisme s'élèvent à la hauteur d'un vrai débat social. On n'a pas oublié cette discussion retentissante entre le critique de la „Revue des Deux Mondes“, le liquidateur de la science, et le théoricien le plus accrédité en France du socialisme réformiste. On la retrouvera avec plaisir en tête de ce volume auquel elle donne une si noble tenue littéraire; cette belle joute oratoire met en lumière la courtoisie et l'habileté de deux adversaires, d'autorité et d'érudition égales.

Il y a plus d'âcre ironie dans la réponse que s'attira Jules Lemaître par des conférences un peu téméraires sur J. J. Rousseau.

Après Joseph de Maistre et de Bonald, après Taine et Faguet, le prince de la critique subjective, le fin lettré et le subtil dilettante s'est armé pour „la tiare et l'autel“ contre le philosophe de Genève, afin d'en parler „dans la chambre des dames“. Il comptait sans les admirateurs passionnés du génial inspirateur du libéralisme moderne et sans les rudes coups de boutoir que devaient asséner à une étude un peu superficielle la logique clairvoyante et le savoir avisé de Georges Renard. Et ce jour-là, Lemaître n'eut pas les rieurs de son côté.

Cette critique acérée a vite dégonflé la science de baudruche des études simplistes comme *la Psychologie du socialisme* de M. Lebon. Elle honore d'un éloge sincère l'œuvre probe et forte d'un indépendant, Léon Walras, qui laisse le monument impérissable d'une science qu'il a créée. Mais Georges Renard s'arrête longuement aux rêves de régression et au culte des morts que Paul Bourget veut imposer, dans ses romans mondains, à ses contemporains. *L'Etape* nous vaut une vive et élégante dissertation sur la question des classes, l'hérédité et la tradition. Bourget confond une loi biologique avec une loi sociologique. Il croit, contrairement à la science, à la fatalité héréditaire. L'histoire prouve sans doute que la tradition est nécessaire à la vie d'un peuple comme la racine à l'arbre. Mais l'esprit d'innovation n'est pas moins nécessaire au développement de ce peuple que le respect du passé et „l'expérience des morts“. Le progrès s'accomplit autant par changements insensibles que par ces brusques secousses, ces fièvres de croissance qu'on appelle révolutions.

„Où est la tradition pour un peuple qui, ayant vécu plus de mille ans, a traversé bien des manières de sentir et de penser? Est-elle pour les Français du vingtième siècle avec les massacreurs ou avec les massacrés de la Saint-Barthélemy, avec Montaigne et Rabelais, ou avec Jacques Clément et Ravailac? Avec Bossuet ou avec Voltaire, avec Victor Hugo ou Louis Veillot?...

...A quel moment faut-il faire commencer cette tradition qui doit servir aux vivants pour régler leurs actes? Quelle raison de s'arrêter à Louis XIV? Pourquoi ne pas aller jusqu'au Moyen-Age et même au-delà?“

Le choix des noms opposés suffirait à déterminer la tradition à laquelle se rattache le critique. Il y a dans ces discus-

sions sociales, si actuelles, un écho des controverses qui passionnèrent les philosophes du dix-huitième siècle. Georges Renard est de la race des Encyclopédistes, qu'il a si bien défendus contre les attaques de Brunetière et de Faguet. La doctrine est rajeunie, élargie, mais elle prend sa source dans cette religion de l'humanité, esquissée par les philosophes rationalistes et devenue une des formes essentielles de la pensée française.

La langue rappelle aussi par sa netteté, sa précision, son ordonnance, les écrits de ces grands prosateurs qui recherchèrent la clarté et la logique avant tout. Elle est de cette Ile de France, terre des écrivains classiques, où la pensée ne se voile pas d'obscurité pour paraître profonde. Elle aime l'ordre, la mesure comme les horizons limpides, les lointains nuancés et les routes droites de ce pays aux belles cultures. Les maîtres de la prose rapide n'eussent pas désavoué cette sûreté dans le trait, cette sobriété dans l'expression même de la violence, et ils eussent signé ces apologues sociaux d'un tour un peu ancien: *les Arrivés, Sainte-Routine, Un Conservateur* (excellente caricature) dont une pointe de malice champenoise relève l'âpre ironie. Ces contes moraux attaquent comme les pamphlets de jadis les puissants du jour, la Presse, cette reine-esclave, asservie aux hommes d'affaires, les arrivés et les arrivistes, les opportunistes, tous ceux qui préfèrent aux hasards aventureux des convictions fortes la sécurité des opinions accréditées et des situations bien rétribuées. On retrouve aussi l'esprit de Voltaire et des fabliaux dans cette lutte à coups d'épigrammes contre l'Eglise. Cette forme de l'intelligence répugne au mysticisme et à l'idée religieuse. Elle n'admet pas le quiétisme théologique de Tolstoï, ni les théories outrancières de ce Rousseau russe, cet apôtre de „l'anarchie passive“. Elle comprend mal le génie excessif et la doctrine aristocratique de ce poète puissant et sombre, Nietzsche, le Manfred de la morale.

L'unité de ces articles, c'est l'idéal qu'ils enseignent. La force du socialisme, c'est de s'appuyer sur une idée. Tandis qu'il fut de mode de ne voir dans la politique qu'un jeu d'intérêts et de forces, le socialisme, tel que l'entendent les intellectuels, veut l'individu plus libre dans la société plus justement et plus solidement organisée. C'est l'idée magistralement exposée dans tant d'écrits (*Etudes sur la France contemporaine, Lettres socialistes, Le ré-*

gime socialiste, Le Socialisme à l'œuvre) où les problèmes du socialisme sont analysés et élucidés avec une rare netteté d'expression et une constante élévation de pensée.

„L'idéal social le plus compréhensif, a dit Fouillée, est évidemment celui qui concilierait à la fois la plus grande individualité de chaque membre à la plus grande solidarité de tous les membres.“ Georges Renard a toujours été le partisan de cette synthèse de l'individualisme et du collectivisme (Proudhon et Marx). Le socialisme est l'aboutissement logique et naturel de la démocratie libertaire et égalitaire. Il ne doit pas être pétrifié dans les dogmes et les formules. Il doit évoluer avec la vie.

„Conforme à l'évolution du commerce et de l'industrie comme à celle des idées égalitaires qui sont à la base de la démocratie, le socialisme progresse par la force des choses et parfois malgré les fautes de ses adeptes. Il a cet avantage d'être jeune et souple; il est apte ainsi à se plier aux ondulations de la vie, à s'élargir suivant les besoins et les connaissances des générations successives. Pourvu qu'il tende et travaille toujours à socialiser les choses en associant les hommes, à répartir les propriétés de façon que la collectivité ait la grosse part et l'individu la petite, il peut se modifier chemin faisant et marcher vers son but par les voies les plus diverses, combattant à la fois le capitalisme et l'anarchie, mais gardant de l'un le souci de multiplier la richesse et de l'autre le désir de porter au maximum possible la liberté individuelle; il a chance de représenter entre ces deux systèmes un moyen terme, qui pourra fournir pour quelques siècles aux sociétés humaines leur mode dominant d'organisation du travail“ (p. 76).

Georges Renard n'est pas de ceux „qui se bornent à démolir, à ruiner les vieux préjugés, à déraciner les ronces et les broussailles qui entravent la marche de l'humanité, soit qu'ils aient l'espérance ou la vue trop courtes pour dépasser ce travail négatif, soit que par excès de confiance en la nature humaine, ils croient à la naissance spontanée d'un ordre meilleur.“ Mais il collabore „aux destructions nécessaires, estimant qu'il faut songer à reconstruire, qu'il est permis et utile d'esquisser la figure de ce qui devrait être, qu'il convient de dresser devant les yeux des modèles d'humanité supérieure et de société mieux organisée“ (p. 111 et 112).

„Son optimisme vigoureux et raisonné ne contemple pas en curieux impassible les vaines agitations des hommes et l'éternel avortement de leur éternelle espérance. Il croit à l'amélioration de la race humaine. Il se défie de l'amère philosophie prêchée par ces compagnons de la mort, blasés de jouissances. Il voit dans le travail, considéré par l'orient comme la malédiction de l'homme, la rédemption future de l'humanité. Le rythme du travail n'est-il pas celui de la vie? L'art est l'expression même de ce rythme. Thomas More, avant Morelly et Fourier, avait rapporté la fête du travail du pays d'Utopie. Il appartenait à celui qui crée aujourd'hui, en France, l'histoire du travail, de couronner ce volume d'Essais socialistes par un hymne à la renaissance joyeuse du labour musical et poétique, écrasé par la bruyante et sombre industrie capitaliste. Après Zola, il reprend l'idée géniale de Fourier qui transforme la géhenne de l'ouvrier en ruche claire et chantante. L'électricité silencieuse permettra peut-être dans la paix active des ateliers la floraison d'harmonie, l'émotion musicale du labour rythmé. Et nous réentendrons les voix qui chantaient autrefois, primitives et familiales, les chansons de métier.

„Nous assistons à une ébauche de réconciliation entre le beau et l'utile, entre l'art et le peuple, entre la machine et l'ouvrier qui tend à devenir le maître et le bénéficiaire de ses énergies dociles . . .

„Il faut que le travail, au sein de la cité nouvelle qui s'élabore, s'épanouisse dans une gaieté sereine, qui sera pour l'humanité la marque de la santé retrouvée, le rayonnement même de la lumière, de la justice et de la fraternité sur le monde jeune.“

Ce livre de critique fait une très grande part aux prévisions optimistes et aux plans de reconstruction future. Il croit à l'adoucissement de la destinée humaine, sans bouleversement total. Et sa claire raison ose affirmer le droit à l'idéal et au rêve. Georges Renard, dans l'étude consacrée à Millerand, souligne cette parole si expressive dans la bouche d'un grand homme d'Etat:

„La vie n'est rien, ne vaut pas la peine d'être vécue, si elle n'est pas l'accomplissement souvent lent et difficile de nos rêves. Ce sont des rêveurs qui ont les premiers tracé, dans leur songe,

la voie solide et large de liberté, de justice et de fraternité où nous avançons aujourd'hui.“

MORGES

RENÉ MORAX



ZUR REORGANISATION DER VOLKSSCHULE

Die Abhandlung des Herrn Dr. F. Fick „Warum erreicht die Volksschule ihr Ziel nicht?“¹⁾ zwingt mich zu einer Entgegnung. Zwar die Bemerkung, dass die Volksschule nicht das erreiche, was sie sollte, nämlich eine sichere, abgeschlossene Ausbildung im Elementaren, ist zu wahr, als dass sie der Gegenstand einer Kritik sein könnte. Ebenso zutreffend ist es, dass die Hauptfehler nicht auf der Seite der Lehrerschaft liegen können, wenn auch in diesem Punkte eine scharfe Auslese die Qualität der Lehrer noch stetig verbessern kann. — Herr Dr. F. Fick nun findet den Hauptmangel in der *Organisation* der Volksschule. Dabei vergisst er aber, dass dieselbe Organisation, die er angreift, Jahrzehnte und Jahrzehnte hindurch gute Früchte gezeitigt und zum Teil heute noch zeitigt, wie viele Landschulen bezeugen. Denn dass unsere Landschulen dem vorgesteckten Ziele noch stets näher kommen als selbst die mit besseren Kräften ausgestatteten Stadtschulen, bezeugt das Vorgehen der Geschäftsleute, die mit Vorliebe ihre Lehrlinge dem Lande entnehmen.

Als ein Hauptgrund für die unzureichenden Ergebnisse der Stadtschulen möchte ich nun den Punkt betonen, der im zürcherischen Lehrplan vom 15. Februar 1905 mit folgenden Worten berührt ist: „In Verbindung mit dem Elternhause bezweckt die Volksschule die harmonische körperliche und geistige Ausbildung des Kindes“ Auf dieses „*in Verbindung mit dem Elternhause*“ möchte ich das Gewicht legen. Denn wo finden Sie in einer Stadt, und gerade in einer Großstadt wie Zürich, noch das Elternhaus, das neben der Volksschule mitarbeitet an der Ausbildung des Kindes? Fragen Sie alte bewährte Schulleute! sie werden ihnen

¹⁾ III. Jahrgang, Heft 5, Seite 249. Wegen Platzmangels war es uns unmöglich, diese Entgegnung früher zu bringen.

DIE REDAKTION.